éviter des déceptions et des fautes, et puisque des événements douloureux ont tourné toute notre vigilance anxieuse du côté de l'Allemagne, il nous importe d'être exactement renseignés sur les amitiés ou les indifférences, sur les sympathies ou les défiances qui nous entourent.

* *

Le prince Albert, venu d'Allemagne en Angleterre, est toujours resté Allemand de cœur et d'aspiration, et l'on peut dire que la reine est devenue Allemande à son tour par tendresse pour l'homme qui avait pris possession de son âme tout entière.

Le prince était Allemand jusque dans les petits détails de la vie, et il avait poussé l'amour du pays natal et des habitudes germaniques jusqu'à apporter de son château de Cobourg en Angleterre la lampe avec laquelle il travaillait le matin, comme s'il n'avait pu trouver à Londres et dans tout le Royaume-Uni une lampe d'aussi bonne qualité que celle du petit duché de Gotha !

Jamais le prince ne s'est senti attiré vers notre pays. Chez lui, affection, intelligence, goût, tout été orienté vers l'Allemagne ; et quand il parle de nous dans ses lettres, c'est toujours avec un certain dédain.

A la veille de la révolution de 1848, par exemple, jugeant, avec sagacité d'ailleurs, notre situation, il regarde comme inévitable une prochaine réforme parlementaire, en ajoutant aussitôt : " Si toutefois les Français sont capables de faire quoi que ce soit sans tumulte et sans insurrections."

Et après le coup d'Etat, il écrit au roi Léopold : " Louis-Napoléon a pu jouer quelques tours aux Français ; mais c'est un peuple turbulent, il n'a que ce qu'il mérite."

Subissant naturellement cette influence, la reine devient à son tour très indifférente à notre égard, ne prenant de la France que ce qui peut lui servir, sans s'y attacher en rien et sans lui en garder la moindre reconnaissance.

C'est ainsi qu'au lendemain même de la révolution de février, quand la famille d'Orléans, proscrite, va se réfugier en Angleterre, et que déjà les républicains français semblent prendre ombrage de cette hospitalité, la reine fait déclarer par lord John Russell, au Parlement, que le gouvernement anglais n'a l'intention d'entraver d'aucune manière l'installation du régime nouveau ; et elle écrit elle-même au roi Léopold le 1er mars, trois jours avant que Louis-Philippe errant touchât la côte d'Angleterre :

" Nous faisons tout ce que nous pouvons pour la pauvre famille royale, mais vous comprendrez que nous ne pouvons cependant faire cause commune avec eux, prendre une attitude hostile au nouvel ordre de choses en France."

Après l'accueil si cordial qu'elle avait reçu au château d'Eu, et les nombreux témoignages que lui avait prodigués la monarchie de juillet, ce langage peut sembler un peu sec.

C'est vers le même temps que la reine, en pèlerinage au berceau de son époux, écrit de Rosen au roi Léopold : " J'éprouve pour notre chère Allemagne un sentiment que je ne puis exprimer..."

Et quand elle arrive à Cologne, le roi de Prusse, accouru pour la recevoir, lui offre un grand banquet auquel il prononce le toast suivant :

" Messieurs, remplissez vos verres ! Il y a un mot d'une inexprimable douceur pour les cœurs britanniques et allemands. On l'entendit proférer jadis sur les hauteurs de Waterloo, par des voix anglaises et allemandes, après des jours de combat terribles, pour marquer le glorieux triomphe de nos frères d'armes. Aujourd'hui, il résonne sur les rives de notre Rhin bien aimé, au milieu des bénédictions de la paix : ce mot, c'est *Victoria* !"

La reine, dit le volume des Mémoires, " avait les larmes aux yeux, et au moment où le roi de Prusse allait s'asseoir, elle se pencha vers lui et le baisa sur la joue."

* *

Le prince Albert se montre dès sa jeunesse partisan chaleureux de l'unification allemande par la Prusse, à l'exclusion de l'Autriche ; et de Windsor, d'Osborne, de Balmoral, il adresse à ce sujet des excitations et des notes confidentielles aux rois de Prusse, de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg. Il ne voit pas d'autre politique à suivre pour empêcher l'extension éventuelle de la France, il y revient sans trêve dans sa correspondance intime avec Stockmar, et il s'y montre avant tout préoccupé des fautes que l'on peut faire contre cette politique.

A l'époque de la guerre de Crimée, l'Angleterre avait tellement besoin de la France, qu'il fallut bien se décider à caresser le seul pays capable de sacrifier un milliard et 100,000 soldats pour servir les intérêts britanniques.—La reine et le prince Albert vinrent alors à Paris, où aucun souverain anglais n'avait mis le pied depuis le quinzième siècle, et on se souvient des fêtes éblouissantes qui leur furent offertes.

Il y eut notamment, au palais de Versailles, un bal-gala dont il convient de dire un mot, à cause de la ren-

contre singulière qui semble l'avoir marquée d'un trait quasi-fatidique.

Voici comment la reine raconte ce bal dans son Journal :

" C'est un des plus beaux spectacles que nous ayons vus ; il n'y avait pas eu de bal à Versailles depuis Louis XVI, et celui-ci avait été organisé d'après la gravure d'une fête donnée sous Louis XV. Le château était éblouissant, illuminé avec des verres de couleur du plus charmant effet. L'escalier était brillamment éclairé et tapissé avec des guirlandes de fleurs descendant du plafond. L'impératrice nous a reçus en haut de l'escalier, ayant l'air d'une reine de fées ou d'une nymphe. En robe blanche, garnie de bouquets de verdure et de diamants ; le haut du corsage orné de diamants ; au cou, une rivière ; autour de la taille une ceinture de diamants, et la coiffure également étincelante. Elle portait ses Ordres espagnols et portugais. L'empereur lui a dit en la voyant : " *Comme tu es belle !...*"

A cette scène extraordinaire assistait dans l'ombre, comme un fauve guettant sa proie, un personnage à peine connu alors et relégué dans les obscurités du second plan, mais destiné plus tard à figurer avec un éclat terrible dans ce même palais de Versailles. C'était le comte de Bismarck, alors simple ministre de Prusse à Francfort, et qui déjà s'essayait au rôle formidable où depuis, et malheureusement pour nous, il a si puissamment réussi !

N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange et de saisissant dans la présence aux fêtes de Versailles de cet hôte fatal, témoin muet des splendeurs de l'Empire à son apogée, et précisément destiné par une impénétrable Providence à pulvériser bientôt ce même Empire qui dominait alors et fascinait le monde ?

* *

Même au milieu de ces éblouissements et de ces séductions, le prince Albert ne perd pas un instant de vue son rêve obstiné : l'unification de l'Allemagne sous l'épée de la Prusse. Il parle à Stockmar " des machinations de l'empereur Napoléon," de " la quantité de projets insensés qui flottent dans sa tête ;" et il présente avec insistance l'unification germanique comme le seul rempart capable " d'arrêter les desseins ambitieux de Napoléon III."

Au lendemain de la guerre d'Italie, quand il a discerné que le vainqueur de Solferino cherche à créer, au centre de la péninsule, un royaume d'Etrurie pour le prince Napoléon, il travaille avec une nouvelle ardeur à la réalisation de son idée fixe. Il écrit à son frère, le duc de Saxe-Cobourg : " Il faut qu'on montre à l'Autriche que, dans une Allemagne unie sous la conduite de la Prusse, il existe une protection pour elle contre ses deux ennemies, la France et la Russie." Et, en même temps, il écrit à sa fille, à Berlin : " Je suis pour l'hégémonie de la Prusse... Il faut que la Prusse devienne la tête de l'Allemagne. La Sardaigne est un exemple digne d'être noté. *L'Italie* ! voilà le cri de ralliement de cet Etat. C'est pour l'unité et la grandeur de l'Italie que les autres petits Etats acceptent leur incorporation à la Sardaigne..."

C'est significatif, et il était difficile d'indiquer plus clairement la route à suivre.

Enfin, il écrit au roi de Prusse lui-même : " Le danger pour l'Europe existe dans la nécessité où se trouve l'empereur Napoléon de distraire l'attention de ses sujets par l'espoir de succès militaires et l'acquisition de territoires.

" C'est en Allemagne surtout que le véritable point et la force de la résistance devraient se rencontrer.

" Mon espoir, comme celui de tout vrai patriote allemand, repose sur la Prusse, sur vous !"

Ainsi, même citoyen anglais et associé au trône d'Angleterre, il reste Allemand ; il pense, il agit en patriote allemand !

Et c'est avec une sorte d'amertume qu'il se plaint à Stockmar de la façon " avec laquelle on prend le côté anti-allemand des choses."—" Vous ne pouvez, écrit-il à son ami, vous ne pouvez vous figurer la peine que cela me fait !"

Au mois de septembre 1861, le prince de Galles se rendant à Berlin, son père le charge pour le roi de Prusse d'un memorandum confidentiel où il plaide avec conviction la même cause ; et c'est toujours contre la France qu'il réclame l'unification de l'Allemagne, avec l'expulsion de l'Autriche et l'absorption de ses provinces allemandes dans le nouvel empire germanique !

Comme on voit, c'est tout le programme adopté par M. de Bismarck, et si le chancelier de fer a eu la force de le réaliser, il faut rendre à l'époux de la reine Victoria le mérite de l'avoir conçu !

Il allait même jusqu'à réclamer la Vénétie pour l'Allemagne, ce qui doit faire un peu réfléchir les Italiens. " L'Allemagne, dit-il dans son memorandum avec l'ardeur de ses ambitions, l'Allemagne est perdue si elle perd la Vénétie !"

C'est peut-être aller un peu loin, mais qui sait si M. de Bismarck n'a pas aussi copié, et ne tient pas en réserve ce dernier article du programme ?

Quoi qu'il en soit, ce qui se dégage d'un pareil ensemble, c'est une politique, sinon hostile, tout au moins défiante à l'égard de notre pays, tandis que toutes les sympathies et toutes les affinités de cette politique vont à Berlin, où la future impératrice, femme d'une intelligence supérieure, menace de porter sur le trône des dispositions et une influence inquiétantes pour nos intérêts.

Faut-il rappeler que le prince de Galles, si bienveillant qu'il se montre d'habitude pour notre pays, a été promu récemment, par une insigne faveur, feld-maréchal prussien, et que la reine Victoria, de plus en plus inclinée vers les préférences de l'époux qu'elle pleure toujours, ne daigne même plus, quand elle traverse notre territoire, descendre de wagon pour donner au pays qui l'a tant aidée de son or et de son sang, le moindre témoignage d'affectueux souvenir ?

L'enseignement à tirer de ces quarante années d'histoire, c'est qu'en face de la politique allemande ou anglaise, qui a si bien su faire ses affaires au détriment des nôtres, il serait temps d'adopter enfin une politique française, une politique vraiment nationale, s'inspirant de nos traditions comme du génie de nos grands rois et de nos grands ministres, au lieu de la politique de fantaisie qui se désavoue du soir au matin, et qui change incessamment de but en changeant d'instruments.

Encore une fois, c'est la fixité des institutions qui a fait la grandeur de nos voisins, comme la mobilité des nôtres a causé nos revers. Et puisse le toast à la Reine que, sous toutes les latitudes, 300 millions d'hommes porteront après-demain, d'un même cœur, nous faire comprendre la puissance féconde du régime que nous avons eu la folie d'abattre et que la haine de M. de Bismarck voudrait nous empêcher de relever !

PH. DE GRANDLIEU.

PROPOS DU DOCTEUR

BAINS DE MER

Le bain de mer est un bain froid d'une nature particulière, ou plutôt une véritable douche froide ; car les bains très rapides, d'une durée de quelques minutes, permettant à une réaction franche de s'établir aussitôt, sont les bains de mer dont les bénéfices hydrothérapiques sont les plus certains. L'eau de mer peut, en outre, être considérée comme une eau minérale des plus énergiques, chlorurée-sodique forte, altérante à la fois et reconstituante, c'est-à-dire profondément modificatrice : telle est surtout l'action des bains de mer prolongés, où la natation joue également un rôle important.

Enfin, l'air vivifiant de la mer, " cette grande nourricière " (Michelet), et les émotions morales déterminées par son spectacle agissent puissamment sur l'organisme, ainsi que le changement des conditions climatologiques.

La mer a été considérée à juste titre comme le naturel spécifique contre la cachexie urbaine, la *mal'aria des villes*. Sous sa bienfaisante influence, la nutrition compromise ne tarde pas à s'améliorer : l'illustre Laënnec, après avoir étudié l'action réparatrice de l'air marin sur la muqueuse des bronches, allait jusqu'à envisager la mer comme capable d'enrayer l'implacable phtisie.

De tout temps, les bienfaisantes propriétés des bains de mer ont été reconnues. Suétone, dans son *Histoire des douze Césars*, nous rapporte au complet la cure de César-Auguste par le médecin Musa, à l'aide de la balnéation marine. En France, ce furent les fréquentes visites de la duchesse de Berri à Dieppe qui lancèrent les bains de mer et vulgarisèrent leur emploi. Les plages fréquentées en France sont : celles du Nord, toniques et excitantes ; celles de Normandie et de Bretagne, sédatives ; celles du golfe de Gascogne et de la Méditerranée, qui conviennent surtout aux phtisiques ; la Méditerranée est un vrai lac salé où il ne faut point chercher l'action hydrothérapique du *flot*, mais uniquement une action médicamenteuse et climatérique. La Manche est la vraie patrie française des bains de mer ; de Boulogne à Dinard florissent de nombreux établissements balnéaires. Le sable fin domine de Honfleur en Bretagne, le galet du Havre à Cayeux.

La température de l'eau de mer varie l'été entre 15° et 20° ; grâce à sa composition chimique, l'eau de mer (on le voit), ne suit point les oscillations météorologiques. La proportion du sel dissous est, d'ailleurs, variable. La Baltique renferme 8 gr. de sel par litre, et la mer Rouge 43°.

Si l'on veut éviter les frissons et les maux de tête, il faut se jeter à l'eau, la tête la première, ne rester au bain que cinq minutes au maximum, et prendre, au sortir de l'onde, un bain de pieds chaud. Il y a grande imprudence de prolonger avec un râtelier ou une pièce prothétique de la bouche : on a vu ces appareils se déplacer, s'engager dans la glotte et amener la mort par obstruction des voies aériennes.

Il faut emporter à la mer des vêtements chauds, et loger près de la plage : car la réverbération du soleil sur le sable prédispose aux ophtalmies. Pour la même